

A Avignon, une « Fin de partie » mémorable

Le duo formé par Denis Lavant et Frédéric Leidgens fait résonner comme rarement l'œuvre de Samuel Beckett

THÉÂTRE

AVIGNON - envoyée spéciale

Avignon, festival en pente douce vers sa fin, pic de chaleur à 41 degrés, 1600 spectacles dans le « off ». L'enfer sur terre ? Mais non, mais non... Nonobstant un sentiment d'absurdité prégnant face à l'obésité croissante du monstre et à la débâche d'affiches barbouillant la ville – aberration écologique de plus en plus criante –, on peut voir du vrai théâtre dans le « off ».

Le trésor d'entre les trésors, c'est *Fin de partie*, de Samuel Beckett, que jouent, au Théâtre des Halles, deux acteurs magnifiques. Denis Lavant avait déjà joué trois monologues becketttiens sous la direction de Jacques Osinski, *Cap au pire*, *La Dernière Bande* et *L'Image*. Il est ici rejoint par Frédéric Leidgens et les deux hommes forment un duo mémorable, qui cisele le chef-d'œuvre de Beckett

pour mieux en dégager la bouleversante humanité.

« *Fin, c'est fini, ça va finir, ça va peut-être finir.* [Un temps.] *Les grains s'ajoutent aux grains, un à un, et un jour, soudain, c'est un tas, un petit tas, l'impossible tas.* » Ce sont les premiers mots de la pièce qui semble faire tomber un à un, dans le vide intersidéral de la condition humaine, les grains du temps et ceux des mots – les mots qui seraient comme les compteurs du temps, dans cette interminable fin de partie qu'est l'existence.

Une dimension prophétique

Les voilà donc, Clov (Denis Lavant) et Hamm (Frédéric Leidgens), dans leur appartement en forme de trou à rats, qui est comme une arche de Noé sans magie, un îlot de solitude. Autour d'eux, le monde est mort, sans que Beckett explique quel cataclysme a ravagé la nature et les hommes. A la réentendre aujourd'hui, à l'heure des

incendies de forêt géants et de légitimes angoisses climatiques, la pièce, écrite en 1957, prend une dimension prophétique qu'elle n'avait pas il y a quelques années.

Condamnés à vivre ensemble, Clov et Hamm forment un de ces couples becketttiens où se rejoue indéfiniment le rapport maître-esclave. Clov est le domestique, mais peut-être aussi le fils adopté par Hamm il y a longtemps. Hamm, paralytique et aveugle, règne sur Clov depuis son fauteuil roulant, par le pouvoir de la parole. Clov a encore ses jambes et ses yeux, mais son corps est si abîmé par l'usage qu'il ne peut plus s'asseoir. Condamné à vivre soit debout, soit couché. Avec eux vivent, si l'on peut dire, les parents de Hamm, Nagg et Nell, qui n'en finissent plus de mourir et sont enfermés dans des poubelles que Clov ouvre de temps à autre pour leur glisser quelque pitance.

Le grand art de Beckett, c'est la profondeur insondable à laquelle

La pièce brille par l'exercice d'équilibrisme qu'elle réussit entre le comique et le tragique, et entre le corps et les mots

il va forer dans la condition humaine, avec ses dialogues pourtant ancrés dans la banalité la plus triviale. Quelle vanité que de vouloir donner un sens à l'existence, semble nous dire l'écrivain irlandais, alors que la vie est une partie que l'on perd inmanquablement, à la fin. Jacques Osinski et ses acteurs ne cherchent pas à jouer aux plus malins avec la pièce. Mais la fidélité au texte n'empêche pas l'interprétation, et cette *Fin de*

partie brille par l'exercice d'équilibrisme qu'elle réussit entre le comique et le tragique, et entre le corps et les mots.

Le rire ici est placé exactement au bon endroit, sans jamais faire oublier que ce que l'on voit est affreux, irrémédiablement. On rit, mais c'est un rire qui serre le cœur. Ce qui rend Beckett si précieux, c'est de nous rappeler sans répit que « *cet optimisme que nous désirons sans cesse est la pire de nos fuites devant la réalité* », comme le notait Peter Brook. Le sentiment de vivre une fin de partie est si fort ces temps-ci que la pièce résonne comme jamais, grâce à ce qu'en font Frédéric Leidgens et Denis Lavant, dont la rencontre forme une alchimie détonante.

Le premier a un côté un peu précieux, un peu diva, qui va bien à Hamm, cet homme qui a encore la ressource de (se) raconter des histoires. Il investit cette partition particulière, puisqu'il ne quitte pas son fauteuil, avec une intérieo-

rité saisissante, faisant voler dans l'air ses mains qui sont la seule chose qui bouge encore chez lui, comme pour mieux animer, encore et encore, le théâtre de sa vie, même si elle s'est réduite comme peau de chagrin.

A Denis Lavant revient une partition beaucoup plus corporelle, petit pantin clown à la démarche saccadée, avec sa jambe boiteuse. Ce qu'il fait ici émeut aux larmes, c'est inexplicable et magique, c'est l'offrande d'un grand acteur totalement à nu, dépouillé de tout si ce n'est se donner entièrement à l'art essentiel de Beckett, à sa langue qu'il parle désormais comme si elle était la sienne. Chapeau bas. ■

FABIENNE DARGE

Fin de partie, de Samuel Beckett
 Mise en scène : Jacques Osinski.
 Festival d'Avignon « off ».
 Jusqu'au 28 juillet. Puis au
 Théâtre de l'Atelier, à Paris, du
 19 janvier au 26 février 2023.